

CARLES, (L.-M.), *Les Dieppois dans l'épopée canadienne*.
Defontaine, Rouen, in-12, 166 p.

Lionel Groulx

Volume 2, numéro 2, septembre 1948

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801465ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801465ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Groulx, L. (1948). Compte rendu de [CARLES, (L.-M.), *Les Dieppois dans l'épopée canadienne*. Defontaine, Rouen, in-12, 166 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 2(2), 301–303. <https://doi.org/10.7202/801465ar>

CARLES, (L.-M.), *Les Dieppois dans l'épopée canadienne*. Defontaine, Rouen, in-12, 166p.

Ne cherchons rien de neuf en cet ouvrage. L'auteur l'a écrit à l'aide de sources fort restreintes, même s'il lui est arrivé d'en utiliser de canadiennes. Le dessein se révèle, du reste, dès les premières lignes: ce sera de l'histoire reconnaissante, en l'honneur des Canadiens des grandes guerres, libérateurs de la Normandie, de Dieppe en particulier. La formule exposait M. Carles à faire de l'histoire rose. Il n'y échappe pas. L'ouvrage est de lecture fort agréable. On sent un esprit habitué à découvrir, dans les faits, le côté pittoresque. Sachons gré aussi à M. Carles de n'avoir pas trop insisté sur les découvreurs normands, précurseurs de Cartier au Canada. Il pratique, sur ce point d'histoire, la sage discrétion de M. Ch.-A. Julien qui écrivait récemment dans son introduction à *Les Français en Amérique pendant la première moitié du XVI^e siècle*: « Les Français ont fréquenté l'Amérique dès le début du XVI^e siècle, mais ne l'ont certainement pas découverte. Il faudrait mettre fin définitivement à des légendes qui peuvent être flatteuses pour le patriotisme local mais qui ne reposent sur aucune documentation solide ».

Ce qui n'est pas une raison toutefois pour faire cadeau de cette gloire incertaine des marins normands à d'autres et, par exemple, aux Cabot dont les découvertes — M. Carles devrait le savoir — sont, pour le moins, aussi mal établies et depuis longtemps fort contestées. Il n'aurait qu'à relire, par exemple, les *Mémoires des Commissaires du Roi et de ceux de Sa Majesté Britannique*, t. IV (Paris 1757), en particulier sur les limites de l'Acadie. Il y verrait qu'à cette époque et s'appuyant d'ailleurs sur des autorités plus anciennes, les Commissaires de la cour de France traitaient avec assez de désinvolte les découvertes cabotiennes.

M. Carles nous offre ici et là des raccourcis d'histoire canadienne ou des tableaux étonnamment justes, même si un peu fleuris d'éloquence. On regrettera précisément, et nous reprenons notre expression de tout à l'heure, qu'il y ait, en ces pages, plus qu'il ne faut d'histoire rose. Ainsi les Canadiens français n'aiment guère qu'on leur prête généralement pour ancêtres de pauvres hères sortis des prisons ou des bagnes de France. D'autre part, ils n'aiment pas non plus que, sous prétexte de ménager leur susceptibilité, on leur serve, sur leurs origines, des jugements chaleureux et sommaires comme celui-ci qui n'est pas de M. Carles, mais qu'il se donne l'air de faire sien : « Pas de ruffians ni de filles publiques, pas de bandits fuyant la justice, de dévoyés en quête d'une richesse facile, pas de crasseux mercantis parmi les immigrants que débarquaient aux rives du Saint-Laurent les vaisseaux de Dieppe, de Honfleur ou de La Rochelle ». C'est faire de l'histoire rose que d'adresser aux Canadiens un compliment si absolu. Certes, nous le savons, la France, ni au Canada, ni même aux Antilles, n'a voulu faire de la déportation de ses bagnards ou de ses indésirables, un système de peuplement colonial. Mais au 17^e et au 18^e siècle, à toutes les époques où le courant migratoire vers le Canada s'est quelque peu grossi, il faut admettre que ce courant n'a pas invariablement charrié que la meilleure essence française. Des indésirables, quoique en petit nombre, sont venus; des familles de France prirent l'habitude de nous envoyer, pour s'en débarrasser, leurs mauvais garnements. Beaucoup de cette marchandise avariée dut s'en retourner d'où elle était venue; et ceux qui sont restés, perdus dans la masse, n'ont pu altérer gravement l'honnêteté des origines canadiennes. Mais à toutes ces époques d'immigration, il nous est bien impossible de nier les véhémentes protestations des autorités religieuses et même civiles du Canada contre la racaille qu'on laissait passer.

Le ferons-nous aussi observer à M. Carles, puisqu'il s'est permis une incursion dans notre histoire contemporaine (p. 14) ? C'est encore écrire de l'histoire rose que de faire procéder l'« unité spirituelle » des races au Canada de la « fraternité des armes » sur les champs de bataille de l'Europe. On devine où l'auteur s'est renseigné. M. Carles fera bien de se souvenir que l'histoire officielle ou politicienne ne vaut guère mieux au Canada qu'ailleurs. Ce bon ami de Dieppe sera peut-être surpris d'apprendre que l'accord des races au Canada est proprement un mythe, même si le mythe est propagé parfois par des Canadiens français, haut gradés et chevronnés, mais peu

exigeants sur le compte de la dignité nationale. Il sera peut-être encore plus surpris d'apprendre que rien ne nous aura tant divisés que cette prétendue « fraternité des armes ». Elle n'a rendu que plus pénible le heurt des races, parce qu'elle nous a opposés les uns aux autres sur la notion fondamentale de « patrie ». En vingt-cinq ans, les Canadiens français sont allés se battre deux fois en Europe. Ils ne savent que trop, hélas, qu'ils y sont allés ni pour la France, ni même pour la liberté du monde ou pour la civilisation, encore moins pour la chrétienté, mais en définitive, pour servir les intérêts impérialistes d'un pays qui n'est pas le leur et au nom d'obligations mensongères, en désaccord profond avec leur condition politique actuelle, condition de citoyens d'un État souverain, au moins *de jure*.

Encore une fois, gardons-nous de faire reproche à M. Carles de n'avoir pas écrit une histoire originale ou scientifique, quand il se proposait d'écrire autre chose. Nous profiterons toutefois de l'occasion pour inviter nos amis de France à utiliser largement les grandes sources de l'histoire canadienne dont ils ont toujours la garde et la portion la plus riche. L'*Institut d'Histoire de l'Amérique française*, pour sa part, réserve le plus généreux accueil à ceux de nos amis de là-bas qui nous apportent leur collaboration de chercheurs, à un abbé Le Ber, par exemple, le premier collaborateur qui nous soit venu de France. Et, en passant, faisons observer à M. Carles que cette revue ne s'appelle point comme il l'écrit incorrectement (p. 61), la « Revue d'Histoire du Canada », mais bien la *Revue d'Histoire de l'Amérique française*.

Lionel GROULX, ptre